**Bac blanc de français : Proposition de corrigé à plusieurs mains**

Objet d’étude :

la question de l’homme dans les genres de l’argumentation du XVI° siècle à nos jours

Texte A : Rabelais, *Gargantua*, Prologue de l’auteur, 1534

Texte B : Voltaire, *Zadig*, Epître dédicatoire, 1747

Texte C : Victor Hugo, *L’année terrible*, juin 1871

**Question de corpus**

La question de l’homme se pose évidemment aussi dans son rapport au livre ; le corpus diachronique proposé à notre étude est composé de trois textes (1534 - Humanisme, 1747 - Lumières, 1871 – souvenir du Romantisme) de genres différents qui portent tous sur les livres et leur lecture : quels rôles les auteurs des textes de ce corpus leur attribuent-ils ?

 Un rôle d’amusement et de divertissement est concédé par Rabelais et Voltaire, mais ignoré par Hugo.

 En effet les lecteurs, ayant du goût pour la fantaisie et la dérision, sont, selon Rabelais, en attente d’œuvres plaisantes, tandis que Voltaire souligne la dimension ludique de l’écriture également. Mais ce premier rôle de divertissement, dénoncé comme futile, n’est qu’apparent : Voltaire et Rabelais soulignent qu’il ne faut pas en rester là, sous peine d’être « frivole ».

 Un rôle moral et formateur est reconnu par Rabelais et Hugo.

Le livre a pour rôle de rendre meilleur le lecteur, qui, selon Rabelais, va gagner en sagesse et en vertu, ou selon Hugo, en profondeur et sérénité. Voltaire rejette les contes dénués de « raison » et de signification, au profit des œuvres plus enrichissantes qu’il n’y parait. Ainsi, le lecteur gagne en humanité, la lecture des livres l’élevant au niveau des auteurs et de leur « âme immense ».

 Un rôle de révélateur et de libérateur est affirmé dans les trois textes. Le livre révèle des vérités supérieures dans tous les domaines humains selon Rabelais, Hugo voyant dans la bibliothèque un « vénérable amas des vérités ». Ainsi, le conte philosophique de Voltaire révèle des vérités et s’appuie sur la raison libératrice, Rabelais fait appel à la réflexion du lecteur qui doit dégager la « substantifique moelle » pour une lecture édifiante et Hugo érige le livre en « libérateur » de toutes les formes du mal.

Au-delà de genres, d’époques et de contextes différents, ces trois auteurs donnent aux livres des rôles très proches : s’ils leur concèdent un rôle d’amusement, ils lui confèrent surtout un rôle essentiel dans la pleine réalisation et l’épanouissement des êtres humains.

**Ecriture**

**I. Vous ferez le commentaire du texte de Hugo**

**Plan détaillé de l'extrait du poème *A qui la faute ?***

**dans *L'année terrible* de Victor Hugo (1872).**

**Introduction**

* Importance du contexte :

\* Littéraire : Le romantisme. Courant littéraire qui a promu, quelques décennies auparavant, l'espoir d'une libération du peuple et de l'écriture par rapport au pouvoir politique monarchique et à son expression poétique (le classicisme).

\* Historique : la Commune de Paris = révolution/révolte populaire de 1870 qui manifeste la tentative d'une prise de pouvoir par le peuple.

- Poème argumentatif.

* Paradoxe : V.Hugo, chef de file du courant romantique, défenseur du peuple et critique des abus du pouvoir politique, est contraint de l'incriminer suite au sacrilège de l'incendie de la bibliothèque.

[Pbq :]

Comment la force du verbe poétique associée à la rhétorique de l'indignation permet-elle à Victor Hugo l'éloge du livre ?

[Annonce du plan :]

I – L'indignation du poète : argumentation directe et indirecte

II – L'éloge du livre

III – Mythe et limites du verbe poétique

**I – L'indignation du poète : argumentation directe et indirecte.**

 A. Le blâme de l'incendiaire : genre épidictique de la rhétorique.

1. Le registre polémique : apostrophes péjoratives (« infâme » (v.3), « misérable » (v.12)) = persuasion du lecteur ; rythme binaire d'adjectifs péjoratifs (« ta rage impie et folle » (v.6)), antithèses entre les termes péjoratifs désignant l'incendiaire et les termes laudatifs qualifiant le livre ou le lecteur (« grave, pensif et doux » (v.23))

2. Argumentation directe :

- argument de l'inconscience de la foule incendiaire, argument du crime contre-nature (analogie entre les auteurs et le lecteur, v.22) .

- L'emportement du poète traduit l'intensité de son indignation. cf. Phrases exclamatives (vv3-7, vv.12-13, vv.33-34, v.41, v.45).

- Double rythme ternaire dans l'accumulation d'auteurs + Polysyndète au v.20 : « Platon, Milton, Beccaria » (v.19) ; « Dante, ou Shakespeare, ou Corneille » (v.20)

- Figuration de la critique de l'incendiaire et de son interpellation par le poète : contre-rejet au v.(« oui »).

 B. L'emphase de la condamnation.

1. Critique de l'acte de l'incendiaire par la métaphore filée du feu et le paradoxe des motifs contradictoires (le flambeau éclairant VS la torche enflammée) : isotopie de la destruction.

2. L'emphase :

- hyperboles (« crime inouï » (v.2) ; ponctuation expressive de l'indignation du poète (exclamations) ;

- répétition du pronom tonique « toi » = acte d'accusation (ex : « par toi contre toi-même », v.3) ;

- « voilà ce que tu perds, hélas, et par ta faute ! » (v.41) : hyperbate suggérée par l'adjonction de la conjonction de coordination ;

- dislocation de la phrase pour mettre en relief les défauts de l'homme : « ta haine, il la guérit ; ta démence, il te l'ôte. » (v.40)

 C. Création d'une intimité entre le poète et l'incendiaire :

1. tutoiement (ex : « tu viens de tuer », v.4 : effet d'écho (tu es // tuer) et inclusion du pronom dans un verbe servant le blâme), appartenance commune au peuple.

2. Forme de double-énonciation : le lecteur est aussi le destinataire de l'avertissement à travers les siècles.

3. Traduction poétique : choix de l'alexandrin à rimes plates (forme la plus proche de la langue parlée) et du procédé de l'enjambement, qui participe du ton emphatique du texte.

4. Choix d'énonciation significatif : volonté d'emporter l'adhésion d'un individu singulier, qui est l'emblème des Communards

→ dialectique de l'universel et du particulier.

→ Le poète prend le rôle de juge et la forme du dialogue accentue la portée dramatique du poème.

 D. La critique politique.

1. Déséquilibre quantitatif et qualitatif entre la parole du poète et celle de l'incendiaire venant du peuple : multiplication des procédés littéraires dans les quarante-quatre vers du poète VS onze syllabes pour l'interlocuteur incendiaire (vers incomplets ; le nombre de syllabes de l'alexandrin n'est même pas atteint) et il n'emploie que des termes monosyllabiques.

2. Perturbation du rythme de l'alexandrin (cf. coupes avant l'hémistiche, monosyllabes au v.2 « J'ai mis le feu là ») : irrespect à l'égard de la forme qui renvoie à l'expression hugolienne de la langue du peuple, mais qui a ici un sens critique. (critique de l'acte de l'incendiaire ≠ défense du peuple).

3. Argumentation indirecte implicite : critique de l'absence d'une politique éducative des masses.

v.45 : la chute :« Je ne sais pas lire ». Incapacité du criminel incendiaire à se défendre du fait de son manque de culture. → Nécessité impérieuse d'une éducation.

**II – L'éloge du livre**

 A. Les mérites de l'éducation

1. Procédés servant l'éloge du livre :

- Hyperboles « ce vénérable amas des vérités » (v.10), « ces chefs d'œuvre pleins de foudre et de clartés » (v.11).

- Parallélisme et dislocation qualifiant le livre comme un remède aux maux du peuple (métaphore médicale): « ta haine, il la guérit ; ta démence, il te l'ôte. » (v.40)

- Pouvoir magique du livre pour l'harmonie de la société : phrase tronquée (nominale) et juxtaposition expressive de l'efficacité du livre : v.18 : « Il parle ; plus d'esclave et plus de paria ».

- Multiples personnifications du livre (v.4 : « tu viens de tuer le rayon de ton âme » ; « Le livre a toujours pris fait et cause pour toi » (v.9), « Il parle » (v.18), « ton libérateur, c'est le livre » (vv.14-15) [rejet + emphase par l'usage du présentatif « c'est »], « ton médecin, ton guide, ton gardien » (v.39) [rythme ternaire]).

2. Conséquences bénéfiques de la lecture : vv.35-44.

- Enumération de notions abstraites qualifiant de façon laudative les effets du livre : « c’est le savoir, / Le droit, la vérité, la vertu, le devoir, / Le progrès, la raison dissipant tout délire. »(vv.42-44)

« Car la science, en l'homme arrive la première. Puis vient la liberté. » (vv.32-33).

- Topos de l'isotopie de la lumière pour désigner le savoir : « clartés » (l.11)  « luit » (l.16) ;  « brille » (l.16) ; « illumine » (l.16) ; « flambeau » (l.5) ; « ébloui » (l.22) « leur chaud rayon » (l.2è) ; « lumière » (l.33) [= anaphore résomptive].

3. Assimilation entre le destinataire lecteur et les auteurs : chiasme syntaxique (« en eux/ en toi » & « ont »/ « s'éveille ») et chiasme sémantique (« L'âme »/ « s'éveille » & « ils »/ « eux ») au vers 21 : « L'âme immense qu'ils ont en eux, en toi s'éveille »

B. L'hypotypose de la lecture

1. La description du phénomène de la lecture devient une œuvre d'art, un petit miracle qui sert l'éloge du livre : vv.19-31. Cf. verbes au présent dans la narration de l'anecdote de l'ouverture d'un livre.

2. Harmonie imitative de la transformation de l'individu par la lecture : l'épithète détachée « ébloui » (v.22) renvoie au détachement du lecteur par rapport à la rage du peuple incendiaire.

3. Gradations (v.29 : « Tu te reconnais bon, puis meilleur » (adj. comparatif de supériorité) ; vv.29-31 : « tu sens fondre / Comme la neige au feu, ton orgueil, tes fureurs, / Le mal, les préjugés, les rois, les empereurs ! » + énumération des comparés.

4. Connotation laudative de l'infini : enseignement perpétuel des livres, richesse inépuisable (cf. subordonnée infinitive : « Tu sens dans ton esprit tous ces grands hommes croître » (v.24)).

5. Assimilation du destinataire au livre : « Les buts rêvés par toi sont par le livre atteints » (v.35) : chiasme syntaxique + ambiguïté sémantique entre le complément d'agent (en s'appuyant sur la personnification du livre) et le CC de moyen.

 C. La sacralité du livre.

1. Argumentation par analogie.

- Analogies explicites : « Ils t'enseignent ainsi que l'aube éclaire un cloître » (v.25) (destinataire/auteurs <=> cloître/aube).

- Analogie implicite : Le motif du feu placé « en hauteur » rappelle le mythe de Prométhée. + Figuration poétique : la rupture du rythme de l'alexandrin : coupe après deux ou trois syllabes : « Il luit » (v.16), « Il parle » (v.18).

2. Figuration du pouvoir magique du livre par le verbe poétique : assonance en [ã] (son nasalisé : cf. « tu sens » (répétition : vv. 22-24-29), « en lisant » (v.23), « pensif » (v.23), « dans » (v.24), « grands » (v.24), « Ils t'enseignent » (v.25)) : pouvoir enchanteur du verbe poétique, suggestion de l'harmonie et du progrès qu'engendre le livre.

3. Efficacité divine de la lecture : procédé littéraire proche de la paronomase (« plus avant » / « plus vivant ») dans la répétition de l'adverbe « plus » aux vv.26-27 (« A mesure qu'il plonge en ton cœur plus avant, / Leur chaud rayon t'apaise et te fait plus vivant. »), parallèlement à l'annihilation des stigmatisations (« plus d'esclave et plus de paria », v.18).

4. Usage des déictiques : monstration de la valeur de la bibliothèque détruite (vv. 10-11 : déterminants démonstratifs à valeur déictique : « ce vénérable amas des vérités […] ces chefs-d'œuvre pleins de foudre et de clartés »).

**III – Mythe et limites du verbe poétique.**

 A. Valorisation du poète.

1. Mise en valeur de la figure du poète comme guide du peuple, conforme au premier romantisme dont Victor Hugo était le représentant : impératifs (« Ouvre un livre » (v.19) ; « Lis ces prophètes » (v.20) ; « comprends donc » (v.34).) La condamnation est d'autant plus virulente qu'elle signale une incompréhension par le peuple des limites de la révolution romantique.

2. Dimension métatextuelle : « Le livre est là sur la hauteur » (v.15) : image laudative et polysémique : le livre est un phare ou le livre est le feu prométhéen. Valorisation de la parole de l'esprit lettré.

3. L'emphase (dans la condamnation de l'incendiaire et dans l'éloge du livre) sert bien entendu aussi à valoriser la maîtrise rhétorique du poète.

 B. Le renversement des révolutions du romantisme et de la Commune de Paris.

1. Affirmation du paradoxe de l'action « suicidaire » du peuple incendiaire

« Toute cette lumière, / C’est à toi, comprends donc, et c’est toi qui l’éteins ! » (vv.33-34) [Chiasme et répétition]

2. Retournement de la Commune de Paris contre la révolution romantique : toute révolution est un renversement du pouvoir en place et de la pensée qui l'anime. L'art et la culture, que le livre incarnent, précèdent et permettent la remise en cause du pouvoir : la révolution romantique entend libérer et donner sa place au peuple dans l'art. La Commune de Paris en 1871 est animée par le même idéal de libération, mais elle se trompe d'ennemi en détruisant la bibliothèque. Erreur sur les moyens de libération qui sonne le glas des deux révolutions : la révolution romantique hugolienne n'est symboliquement et matériellement plus possible (destruction des livres = destruction des instruments de libération), de même que la révolution de la Commune.

3. Métaphore du nœud gordien qui qualifie explicitement la conscience : « Le livre en ta pensée entre, il défait en elle / Les liens que l’erreur à la vérité mêle, / Car toute conscience est un nœud gordien. » (vv.36-38) Cette métaphore peut aussi qualifier la relation entre le poète partisan du peuple et la foule chaotique.

Conclusion

Ainsi Hugo exploite-t-il toutes les ressources de la rhétorique et de sa poétique pour stigmatiser le Communard incendiaire, tout en lui suggérant des excuses : il ne sait pas lire. Simultanément polémique, emphatique, filant métaphores, personnifications et symboles, le poète romantique développe un éloge vibrant du livre qu’il adresse à l’iconoclaste mais aussi au peuple qui peut, ainsi éduqué, se réveiller, s’élever, se libérer.

L’épisode vécu de l’incendie de la Bibliothèque du Louvre peut trouver des échos symboliques dans *Fahrenheit 451* (titre original et de la traduction française qui désigne la température à laquelle brûle le papier), roman de science-fiction dystopique de Ray Bradbury publié en 1953 aux Etats-Unis.

**II. Dissertation**

**Sujet** : "As-tu oublié que ton libérateur

 C'est le livre?"

 *L'Année terrible*, Victor Hugo.

En quoi les livres, leur écriture, leur lecture vous paraissent-ils être indispensables à notre condition d'êtres humains?

Vous répondrez en vous appuyant sur les textes qui vous sont proposés, sur ceux que vous avez étudiés en classe et sur vos lectures personnelles.

**Introduction :**

 Tous genres confondus, les livres constituent une somme de connaissances, d'expériences et de réflexions humaines qui forment un patrimoine culturel international riche de sens. Victor Hugo interroge avec enthousiasme, et même une certaine virulence, dans un extrait du recueil de poèmes *L'Année* *terrible* : " as-tu oublié que ton libérateur / C'est le livre ?". A ce sujet, on se demandera en quoi les livres, leur écriture, leur lecture, sont indispensables à notre condition d'êtres humains. On verra les richesses et l'intérêt d'écrire un livre et/ou de le lire pour montrer comment la littérature élève l'homme.

Annonce du plan : cf. I, II, III

**I) En quoi écrire un livre est-il indispensable à notre condition d'êtres humains?**

 a) Une expression intime, mûrie ou jaillissante du "moi" profond

ex.: *Adolphe* de Benjamin Constant, roman autobiographique

ex. : *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke

ex. : Les topoï lyriques chez Ronsard, Lamartine et le spleen baudelairien

 b) Témoigner : la littérature de la Shoah

ex. : *Si c'est un homme* de Primo Levi

ex. : *Le Joueur d'échec* de Stephan Zweig

 c) Dénoncer ou défendre (une cause, un art poétique...)

ex. : *Les Rougon-Macquart* de Zola

ex. : Victor Hugo qui dénonce l'illettrisme et la misère dans *L'Année terrible*

ex. : La poésie engagée pour la Résistance : cf. corpus bac, Eluard

ex. : *Le Manifeste du surréalisme* d'André Breton

→ Ecrire un livre permet de s'exprimer, d'acquérir ou de retrouver une dignité, de partager, de communiquer, de s’engager : d'ETRE.

**II) En quoi lire un livre est-il indispensable à notre condition d'êtres humains?**

 a) Comprendre cette condition humaine par l'histoire de l'autre et des autres

ex.: *Les Essais* de Montaigne

ex. : le cycle des géants de Rabelais

ex. : *La Condition humaine* de Malraux

 b) Rencontrer l'autre dans toutes ses dimensions : autres époques, pays, mœurs

ex. : Cf. l’anthologie « La peur de l’autre »

ex. : *Ethiopiques* de Léopold Sédar Senghor

ex. : *L'enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun

ex. : Les utopies, distopies

c) Réfléchir sur la condition humaine (plans philosophique, social, politique etc.)

ex. : L'"Epître dédicatoire" dans *Zadig* de Voltaire

ex. : Les Fables, les Contes et leurs réécritures

ex. : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Rousseau, les penseurs des Lumières

→ Le livre et sa lecture élargissent l'horizon intellectuel et culturel de l'homme qui comprend mieux le monde et en affine sa perception.

**III) La littérature est une forme d'art qui élève l'homme**

 a) La diversité et la spécificité des genres littéraires offre une large variété d'expression artistique de diverses sensibilités

ex.: le raffinement du langage au service de la subtilité et des nuances dans l'analyse du sentiment amoureux chez Marivaux : *Le Jeu de l'Amour et du hasard*

ex. : le souffle poétique de l'enthousiasme dans *Eloges, Amers* et *Vents* de Saint-John Perse

 b) Dépassement de la souffrance dans la sublimation que permet la création artistique

ex. : *La Nuit de Mai* de Musset

ex. : "Le Pin des landes" extrait du recueil *Espana* de Théophile Gautier

 c) Embrasser le monde et ses possibles

- par l'expression du sacré :

ex. : *Le Partage de Midi* de Paul Claudel

- par la création d'une esthétique qui dépasse le monde sensible

ex. : Baudelaire et ses "correspondances" : le symbolisme

- par l'expérience et l'approfondissement des grandes questions que se pose l'homme

ex.: *Les Pensées* de Pascal

→ Le livre entraîne écrivains et lecteurs vers des horizons élargis de l'esprit, du cœur et de l'âme.

**Conclusion** :

 Par conséquent, on peut aisément démontrer qu'en effet les livres, leur écriture et leur lecture sont indispensables à notre condition d'êtres humains car ils permettent à la fois d'approfondir et d'élargir cette condition, de la sublimer par la création artistique, dans tous les cas de se "libérer" de certaines contingences et limites de notre condition humaine. En effet, même si l'illettrisme qu'évoque le poète du XIXème siècle n'est plus aussi répandu à notre époque qu'à la sienne, le livre continue de constituer un support solide et pérenne de l'expression de nos émotions, de nos réflexions, de nos aspirations, de nos expériences et de nos espérances. En cela, il continue d'être un libérateur.

**III. Invention**

A la suite d’un numéro spécial portant sur la pratique de la lecture, un magazine littéraire ouvre un débat auprès de ses lecteurs sur le thème :

« *La lecture d’œuvres littéraires a-t-elle encore à nous apporter au XXIème siècle ?* »

 Rédigez une lettre, adressée au rédacteur en chef de cette revue, pour exprimer votre point de vue sur cette question et apporter votre contribution au débat. Vous ne signerez pas de votre propre nom mais, éventuellement, en le précisant, d’un pseudonyme.

 Votre réflexion, rigoureusement composée, sera illustrée d’exemples précis tirés des textes du corpus et de ceux que vous connaissez.

Marie-Chantal Sévigné

marie-chantal.sevigne@blog.fr

Rue Henri Beyle

38000 Grenoble

Au courrier des lecteurs

et au rédacteur en chef du

*Magazine littéraire*

http://www.magazine-litteraire.com

Objet : *De l’horrible danger de la lecture…*

Votre dossier sur la pratique de la lecture aujourd’hui m’a inspiré des réflexions que je vous livre, en vrac, lectrice fidèle de votre revue, et de la littérature.

Toile dont les fils se tissent et se déploient toujours plus longs, plus serrés, tentaculaires, autoroutes de l’information, textos, facebook, blogs, tweets et retweets, snapchat**,** mots, messages qui s’échangent instantanément dans une langue parfois bien étrange… notre vingt-et-unième siècle est celui de la communication hyper rapide, du règne des images – « passage de la galaxie Gutemberg à la galaxie Marconi » comme le rappelle Jean-Michel Maulpoix, après le sociologue canadien Mac Luhan - de celui de la musique qui se consomme incontinent et parfois gratuitement sur Youtube, Deezer ou Spotify.

Ce siècle commençant peut-il connaître et savourer encore la lenteur dédiée à la lecture du livre, l’arrêt sur le délié d’une phrase, sur sa musicalité, sur le mot inattendu, incongru, sur le « chatoyant, le fugace, le passionnant adjectif » choyé par Colette ?

« Le livre est mort », déplorent des esprits chagrins. Et pourtant, la production, de romans surtout, est prolifique, comme le témoignent la sortie et le tirage des maisons d’édition au moment de la « rentrée littéraire » et des Prix qui se multiplient. C’est bien qu’il existe encore des lecteurs. Que cherchent-ils encore dans ces œuvres littéraires qui enrichissent notre patrimoine, sinon à « en rompre l’os et sucer la substantifique moelle » ? Que trouvent-ils donc à ce festin rabelaisien ?

Selon Descartes : « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs ». C’est effectivement le commerce qu’on peut entretenir avec un auteur comme Montaigne, lui-même dialoguant familièrement avec l’Antiquité, tout en ramenant avec une réjouissante dérision l’homme à sa juste place dans ce monde : « Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommés assis que sus nostre cul » ....

Et plus qu’une conversation, c’est du réconfort, et une stimulation de sa réflexion personnelle qu’on trouve dans la lecture de cet humaniste si moderne, qui prône, comme deux siècles plus tard les penseurs des Lumières, tolérance et relativisme, respect de l’autre et des valeurs. Il est d’ailleurs édifiant de constater que les livres récemment les plus vendus dans le monde sont, après les attentats de janvier contre *Charlie Hebdo* et l’hyperCasher, *Le Traité de la tolérance* de Voltaire (ventes multipliées par vingt), et *Paris est une fête* d’Hemingway après la barbarie du 13 novembre au Bataclan et dans les restaurants environnants.

Car la littérature a toujours eu son rôle à jouer dans les situations de crise. Les guerres de religion opposaient déjà Ronsard à Agrippa D’Aubigné qui peignait la France comme une « mère affligée ». Les grands écrivains se sont élevés, se sont engagés contre l’injustice, la guerre, la tyrannie. Hugo a dénoncé le travail des enfants, la peine de mort, et, opposant politique, les dérives de Napoléon le Petit. Les poètes ont combattu le racisme, le nazisme, l’occupation, la collaboration, ont déclamé, réclamé un verbe poétique qui soulage et inspire. Aimé Césaire et Léopold Senghor ont chanté la négritude. Elsa fait de cet engagement la condition même de son amour pour Aragon :

« Que ton poème soit dans les lieux sans amour

Ou l’on crie ou l’on trime où l’on crève de froid

Comme un air murmuré qui rend les pieds moins lourds

Un café noir au point du jour

Un ami rencontré sur le chemin de croix »

(« Ce que dit Elsa », Cantique à Elsa, 1941)

Mais heureusement, ce n’est pas seulement dans les moments de crise que la littérature nous est essentielle.

Evasion, émotions, romans policiers, *heroic fantasy*, science-fiction, poésie lyrique ou fantaisiste… Les adolescents, comme les adultes, trouvent encore des échos frémissants dans le spleen baudelairien ou la mélancolie verlainienne, voire le romantisme lamartinien (« Le Lac » « fonctionne » toujours bien au lycée). Et ils se reconnaissent volontiers dans les histoires d’amour et de mort, *Roméo et Juliette*, incessamment écrit, réécrit, représenté au théâtre, au cinéma, en comédie musicale.

Culture et réjouissance intellectuelle : OuLiPo pas mort ! Son site perdure, et son esprit vit toujours dans *Les Papous dans la tête* sur France-Culture. On continue à se repaître des parodies et pastiches qui supposent connivence amusée entre lecteur et auteur : Flaubert, Proust, Queneau. Jeu intertextuel subtil, clins d’œil qu’on se plaît à saisir également au cinéma, lui-même nourri de littérature, en ce siècle où les arts se répondent

Et puis les mots nous font grandir : ils sèment le germe d'une culture qui nous déploie en même temps qu'elle nous nourrit. Ronsard et une Pléiade de poètes du XVIe jusqu'au XXIe siècle ont bien compris que, formidable organisme, notre langue française déguste les mets les plus délicats des autres cultures pour les faire siens. Qu'on songe aux passerelles entre le monde nippon et la culture francophone qu'établit Amélie Nothomb dans ses romans, au premier rang desquels *Stupeur et tremblements*. S'il y a bien une métaphysique des tubes digestifs que nous sommes, il peut bien y en avoir une pour la langue de Molière ! N'en déplaise aux Académiciens qui cherchent à évacuer par un énième amendement les derniers accents circonflexes prétendument indigestes, les auteurs continuent de faire progresser la maîtrise de leur instrument sans négliger les partitions classiques. Par exemple, afin de caractériser « l'âme afropéenne », Léonora Miano conjugue dans ses œuvres le *ghetto blaster* et les termes du patrimoine que des avatars de Big Brother voudraient nous faire oublier.

Il me semble donc assez hasardeux d'affirmer que la littérature soit morte pour le public du XXIe siècle : les lettres s'attachent à mettre notre époque en perspective, et qui sait combien de Boris Vian sont encore à venir. J'ai grandi parmi les fleurs de rhétorique : merci de ne pas transformer le jardin de mon enfance en mausolée numérique !

Permettez-moi de conclure par une ultime pirouette. Il me paraît indispensable, pour désavouer ceux qui estiment que la littérature n’a plus rien à nous apporter, avant de dégainer cette idée, de la remettre une nouvelle fois sur le métier. Car « ce qui n'est pas nécessaire, il faut le taire », comme l'écrivait Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*. Bien trouvé, non ? Je suis au regret de vous apprendre que cette saillie verbale est bien issue... d'un livre.

Relis tes ratures, relions nos ratures et contribuons ensemble à tisser tous les fils entre passé, présent et avenir, culture et divertissement, patrimoine et modernité, pour une littérature de la fraternité.

Marie-Chantal Sévigné